

tolèque le nom de *Micoatl*, ou *chemin des morts*.

« A mesure qu'on s'approche de ces grandes pyramides en venant d'Otumba, dit M. Bullock, elles se dessinent de la manière la plus pittoresque, et la forme carrée et parfaite de la plus grande devient de plus en plus visible. La plus petite est la moins conservée des deux; sur son sommet on apercevait les ruines d'un ancien monument de quarante-sept pieds anglais de longueur, sur une largeur de quatorze, bâti en pierres non taillées. Nous montâmes plus facilement que nous ne l'espérions sur la grande pyramide dont les terrasses sont parfaitement distinctes, surtout la seconde. En plusieurs endroits, des nopals ont altéré la régularité des degrés; mais nulle part ils n'ont détruit la forme régulière du monument, aussi régulière que celle de la grande pyramide d'Égypte. De tous côtés nous trouvions des fragments d'instruments, des couteaux, des flèches, des pointes de lances en obsidienne, et sur le sommet, qui présente un espace uni, nous recueillîmes de petites statues et des vases de terre, et, ce qui me surprit bien plus, des coquilles d'huître, les premières que j'eusse vues au Mexique. De ce point, la vue est admirable. Nous avions sous les yeux la plus grande partie de la vallée de Mexico; la ville elle-même entrainait dans ce cadre immense. » C'est en présence de ces vieilles reliques d'un autre âge que Cortès combattit l'innombrable armée des Mexicains, après l'horrible nuit de désolation. La population actuelle de Mexico s'en inquiète fort peu; elle ne les visite pas, elle ne s'embarrasse guère de leur histoire, et l'Indien même du voisinage, lorsqu'on lui demande qui a fait ces pyramides, répond sans hésiter : Saint François.

A l'est de ce groupe, et cachée dans une épaisse forêt qui s'étend sur la pente de la Cordillère du côté du golfe du Mexique, s'élève, dit M. de Humboldt, la pyramide de Papantla, que le hasard fit découvrir, il y a cin-

quante ans, à des chasseurs espagnols; car les Indiens se plaisent à cacher aux blancs tout ce qui est l'objet d'une antique vénération. La forme de ce téocali, qui avait six ou peut-être sept étages, est plus élancée que celle de tous les autres monuments de ce genre. Comme ces derniers, il est construit en pierres de taille d'une coupe belle et régulière, et toutes couvertes de sculptures hiéroglyphiques. On y voit de petites niches disposées avec beaucoup de symétrie, et dont le nombre, poursuit M. de Humboldt, fait allusion aux trois cent dix-huit signes simples et composés du calendrier civil des Tolèques.

Mais, de tous les monuments pyramidaux de cette partie de l'Anahuac, le plus grand, le plus ancien, le plus célèbre est le téocali de Cholula. On l'appelle aujourd'hui la montagne faite à main d'homme (*monte hecho a mano*); elle ressemble de loin à une colline naturelle chargée d'une épaisse végétation. C'est sur une vaste plaine sans grands arbres, comme les plaines élevées de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, que se détache ce téocali à quatre assises, aux côtés exactement orientés d'après les points cardinaux, construit de couches de briques alternant avec des couches d'argile, et présentant ainsi le même type que les pyramides de Teotihuacan, et une analogie assez remarquable avec les pyramides égyptiennes (*).

(*) La pyramide de Cholula a 170 pieds de hauteur, la même que la pyramide du Soleil de San Juan de Teotihuacan, trois mètres de plus que la troisième des grandes pyramides égyptiennes du groupe de Ghizé, celle de Mycerinus. La longueur de sa base (1355 pieds) excède celle de tous les édifices de ce genre de l'ancien continent. Elle est presque double de celle de Chéops. Si, par la comparaison à des objets plus connus, on veut se former une idée de la masse considérable de ce monument mexicain, il faut s'imaginer un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme, couvert d'un monceau de briques qui s'élève à la double hauteur du Louvre. Voy. pl. 2.



Pyramide de Cholula.

MEXIQUE

Dans l'intérieur de ce téocali existaient des cavités considérables destinées à la sépulture des indigènes. Sur sa plate-forme, qui présente une surface de quatre mille deux cents mètres carrés, s'élevait, aux temps des Aztèques, un petit autel dédié au dieu de l'air. Les Espagnols l'ont remplacé par une église sous l'invocation de Notre-Dame de Los Remedios ; elle est entourée de cyprès, et c'est peut-être, de tous les temples du globe, le plus rapproché du ciel. Chaque matin la messe y est célébrée par un prêtre de race indienne. Ses frères, les Indiens de Cholula, chez qui les symboles d'un nouveau culte n'ont pas entièrement effacé le souvenir du culte ancien, se portent en foule et de très-loin à la cime de la pyramide pour y célébrer la fête de la Vierge. Une crainte secrète, un respect religieux, saisissent l'indigène à la vue de cet immense monceau de briques sur lequel leurs pères avaient aussi prié les dieux de la patrie indépendante.

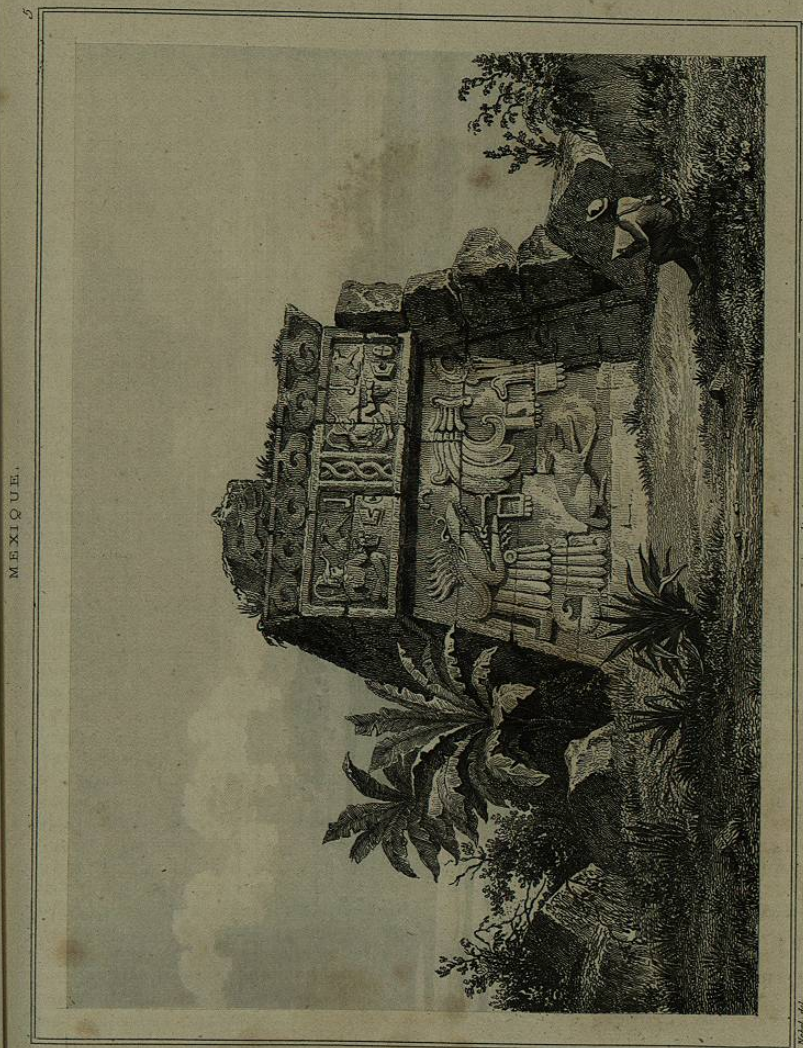
De cette plate-forme, où M. de Humboldt a fait un grand nombre d'observations astronomiques, la vue est admirable. A vos pieds, une plaine couverte de riches moissons, de plantations d'aloès et d'agaves, de fermes, de jardins, de nombreux villages avec leurs chapelles élégantes, Cholula avec sa grande place couverte d'Indiens, avec ses églises et leurs clochers élancés ; et, devant vous, dans un horizon plus ou moins rapproché, une ceinture de montagnes bleues, d'où s'élance le volcan de la Puebla, le pic d'Orizaba, la Sierra de Tlascala, célèbre par les orages qui se forment autour de sa cime ; trois montagnes plus élevées que le Mont-Blanc, et dont deux sont encore des volcans enflammés.

A ces constructions, qui se rattachent exclusivement au système religieux, il faut en ajouter une autre fort extraordinaire, qui paraît devoir être signalée comme un échantillon du génie militaire des anciens peuples du plateau central. C'est le monument de Xochicalco ou la maison des

fleurs, colline isolée de cent dix-sept mètres d'élévation, masse de rocs, à laquelle la main de l'homme a donné une forme conique assez régulière, colline entourée d'un large fossé, véritable retranchement, ou, si l'on veut, forteresse ou temple fortifié. Tout ce monument est encore divisé par assises ; il a une plate-forme de près de neuf mille mètres carrés, entourée d'un mur de pierre de taille servant à la défense des combattants. Les voyageurs qui ont examiné de près cet ouvrage des peuples indigènes de l'Amérique, ne peuvent assez admirer le poli et la coupe régulière des pierres de porphyre, qui ont toutes la forme de parallépipèdes, le soin avec lequel elles ont été unies les unes aux autres, sans que le ciment en remplisse les joints, et l'exécution des reliefs dont ces pierres sont ornées. On distingue parmi les figures hiéroglyphiques des crocodiles et, ce qui est beaucoup plus curieux, des hommes assis, les jambes croisées à la manière asiatique. Chaque figure occupe plusieurs pierres à la fois, et les joints des pierres ne les interrompent pas. C'est au sud de la ville de Cuernavaca, sur la pente occidentale de la Cordillère, dans cette heureuse région que les habitants désignent sous le nom de *tierra templada*, là où règne un printemps perpétuel, que se trouvent ces ruines d'un des plus curieux monuments de l'ancienne civilisation américaine (*).

On a fait plus d'un rapprochement entre les téocali de l'ancien Anahuac et les monuments pyramidaux de l'Égypte. Ces rapprochements sont plus ou moins heureux ; mais, dans aucun cas, les analogies observées ne doivent être mises sur le compte de l'imitation. Nous n'avons pas à nous occuper ici des systèmes qu'elles ont fait naître. Bornons-nous, pour apprécier la véritable destination de nos téocali, à ce qui leur donnait éminemment un caractère spécial, un caractère sacré, à l'espèce de chapelle ou d'autel, toujours placé à la cime de l'édifice. N'ou-

(*) Voy. pl. 5.



MEXIQUE.

Monument de Xochicalco.

que égyptienne, avait des signes simples pour indiquer l'eau, la terre, l'air, le vent, le jour, la nuit, minuit, la parole, les nombres, les jours et les mois de l'année solaire, etc., etc. Ces signes, réunis à la peinture de l'événement, donnaient à ce dernier une date, un pays, un site, et des rapports de détails. Les peuples aztèques, en faisant allusion à certains objets qui frappent les sens, parvenaient à exprimer les noms des villes et ceux des souverains; on trouve même chez eux des vestiges du genre d'écriture que l'on appelle *phonétique*, ou plutôt le germe de cette écriture.

On voyait, au temps de Moctezuma, quelques milliers de personnes occupées à peindre, soit en composant, soit en copiant (*). Le dessin de toutes ces peintures est d'une extrême incorrection; les détails s'y trouvent multipliés à l'infini, les couleurs sont vives, crues, tranchantes, et posées de manière à établir les contrastes les plus prononcés; les figures ont généralement le corps large, trapu, et excessivement court; la tête, d'une grandeur et d'une grosseur énormes; les pieds, à raison de la longueur des doigts, ressemblent à des griffes d'animaux. On remarque que les têtes sont constamment dessinées de profil, bien que l'œil soit placé comme s'il appartenait à une tête de face. Toutes ces peintures sont au-dessous de ce que celles des Hindous et des Chinois présentent de plus imparfait. C'est l'art

(* Les manuscrits mexicains qui nous ont été conservés sont peints sur papier d'agave, sur peau de cerf, ou sur toile de coton. Ces peintures n'étaient point sur des feuillets séparés ni destinés à former des rouleaux; on les pliait en zigzag, à peu près comme nos éventails: deux tablettes d'un bois léger, collées aux extrémités, les soutenaient, l'une dessus, l'autre dessous. M. de Humboldt nous a donné de curieux renseignements sur la manière de se servir de ces manuscrits, et de les lire. (Vues des Monuments, etc., I, p. 195). Voyez pl. 27 un échantillon des manuscrits aztèques.

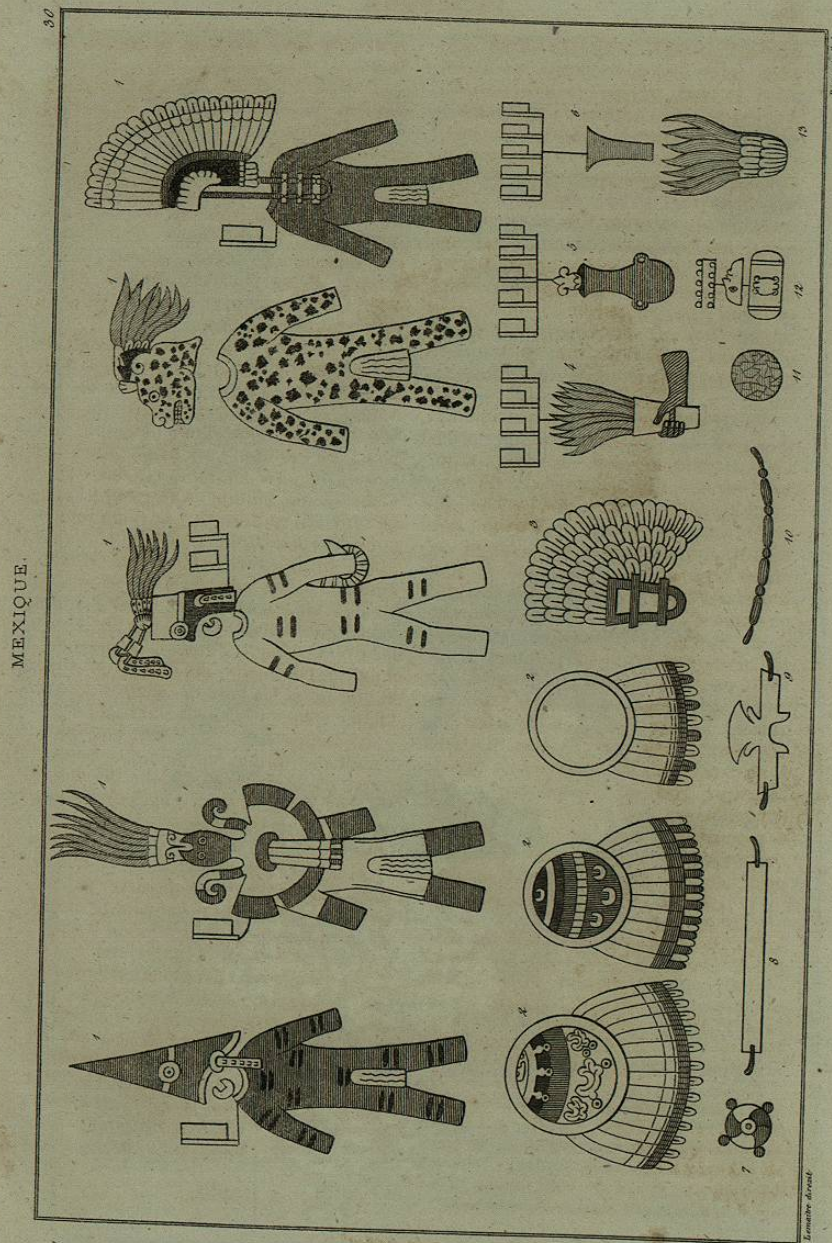
sauvage, l'art dans sa première enfance.

Toutefois, il ne faut pas oublier que les peintres mexicains n'étaient, à vrai dire, que des scribes; qu'ils étaient obligés de peindre vite, qu'ils ne traçaient que ce qui était indispensablement nécessaire à l'intelligence de la figure, et qu'enfin les formes principales de certains objets étant hiéroglyphiquement fixées depuis longtemps, ils se voyaient obligés de se conformer au type reçu, sous peine de n'être point compris.

Il paraît qu'avant l'introduction de la peinture hiéroglyphique, les peuples d'Anahuac se servaient de ces nœuds et de ces fils à plusieurs couleurs que les Péruviens appellent *quipos*, et qu'ont employés plusieurs autres peuples, notamment les Canadiens et les Chinois. On ignore l'époque où ces quipos furent abandonnés pour les peintures. Celles-ci n'étaient point limitées à l'empire de Moctezuma; l'usage s'en étendait beaucoup au delà. On les retrouve non-seulement dans tout l'Anahuac, mais aux bords du lac de Nicaragua, dans le Guatemala, dans la péninsule du Yucatan. C'est là que nous les verrons encore se rattacher à un autre ordre artistique.

La sculpture, chez les Aztèques, n'était pas moins cultivée que la peinture, et le même système de dessin s'y reproduisait. Les images des dieux, des rois, des hommes célèbres, des plantes et des animaux, et d'autres images purement fantastiques se multipliaient sous le ciseau des artistes aztèques (*). Quelques échantillons de cet art grossier sont venus jusqu'à nous, et ne justifient nullement les éloges des anciens écrivains espagnols répétés par Clavigero; mais n'oublions pas que l'erreur des témoins de la conquête et de leurs successeurs tient à la confusion des produits des Aztèques et des travaux qui ne leur appartenaient pas; travaux d'un peuple antérieur, leur modèle, et qu'ils imitèrent sans l'égalier. Tous les reliefs qu'on a dé-

(* Voy. pl. 10 et 28.



MEXIQUE.

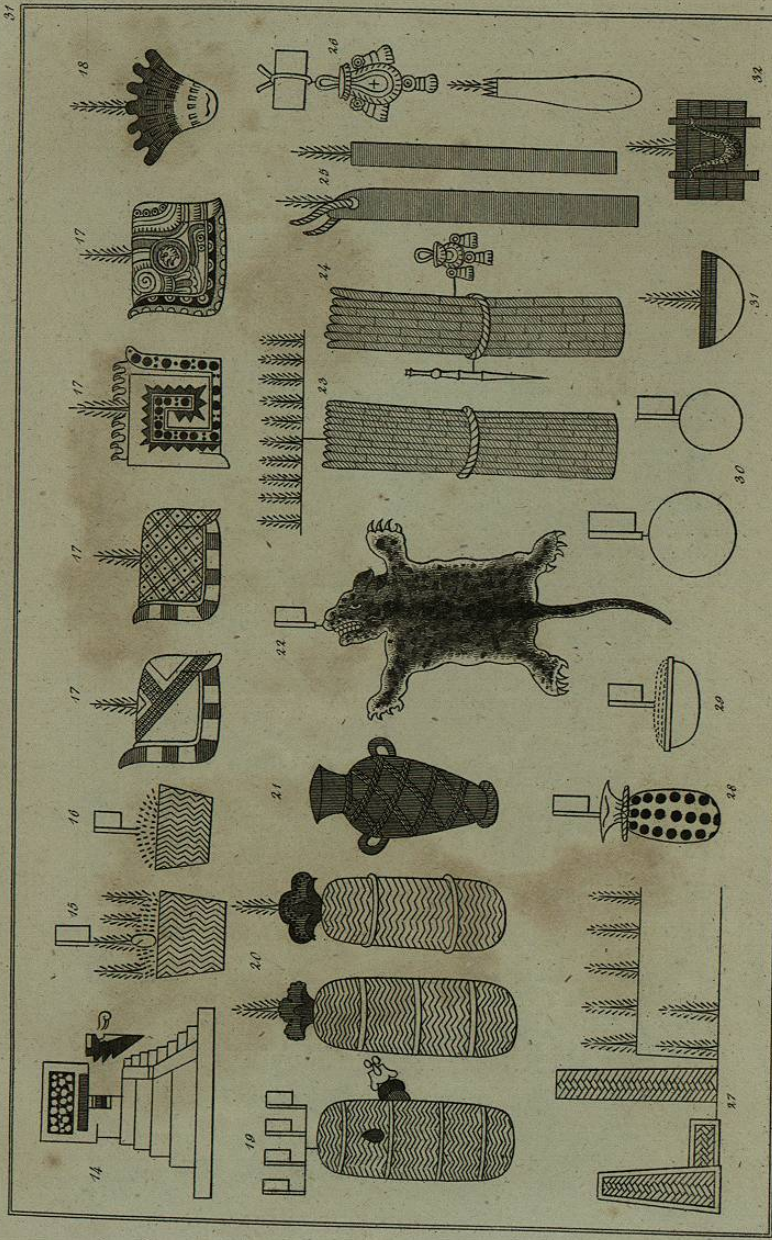
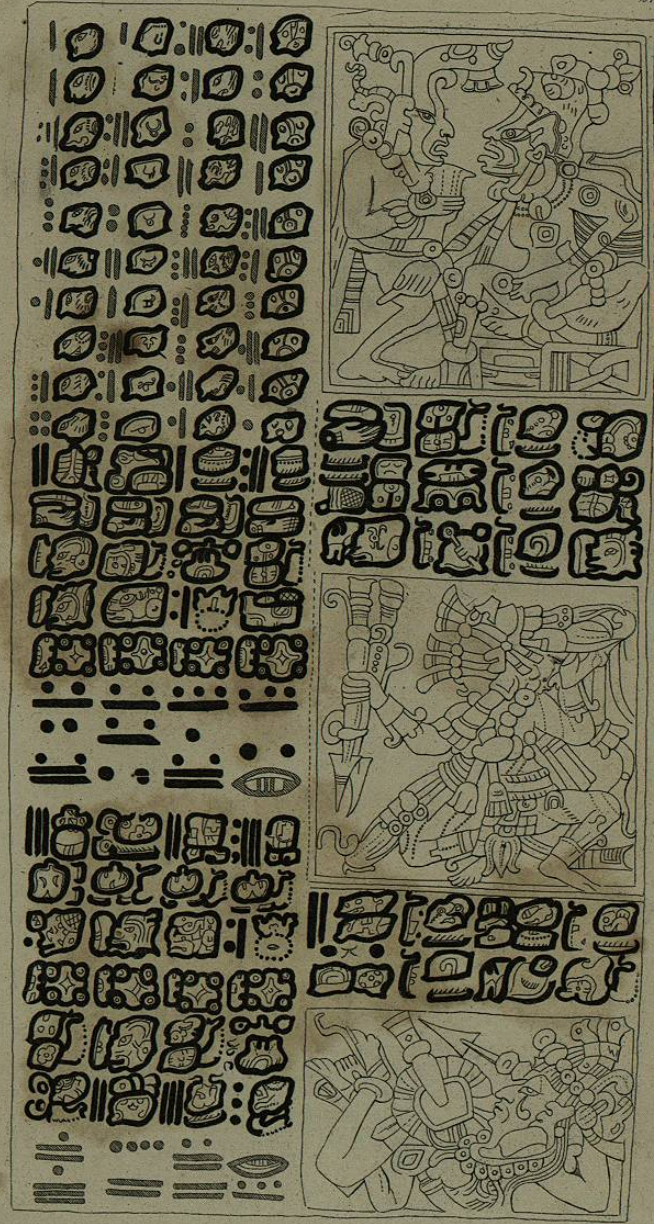


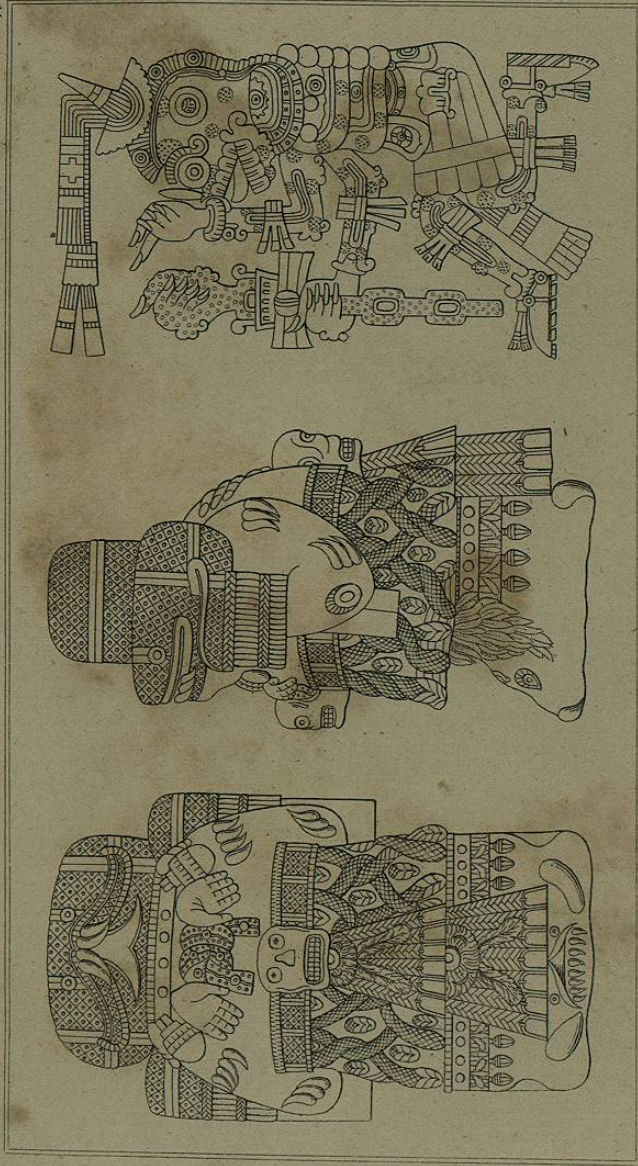
Fig. 1-32.

In situ.

L'éditeur, Paris.



MEXIQUE.



Ameslin - Ameslin

Ameslin



MEXIQUE.



Buste d'une Reine et d'un Seigneur.

L'artiste inconnu.

Revue de

MEXIQUE.



Les uns et les autres.

Signes hiéroglyphiques des jours de l'Almanach mexicain.

couverts ne sont pas du même style ; ceux qui décorent les pyramides de Papantla et de Xochicalco paraissent moins barbares que les restes existant encore sur le site de Tezcuco. Les reliefs de l'énorme pierre désignée et décrite par M. de Humboldt sous le nom de calendrier mexicain, offrent un caractère qui semble plus particulièrement aztèque ; les cercles concentriques, les divisions et les subdivisions sans nombre y sont tracés avec une exactitude mathématique, et, dans le détail de cette sculpture, on découvre le goût pour les répétitions des mêmes formes, cet esprit d'ordre, ce sentiment de la symétrie, qui, chez les peuples à demi civilisés, remplace le sentiment du beau.

Il n'en est pas ainsi des reliefs trouvés à Oaxaca, à Mitla, à Palenque et dans le Yucatan : ce ne sont plus des hommes aussi trapus, mais des formes humaines plus élancées. C'est évidemment le produit d'une autre civilisation, d'une civilisation supérieure, comme l'a reconnu M. de Humboldt, à celle des habitants de la vallée de Mexico.

Toutefois, si l'examen des sculptures des Aztèques n'est pas favorable à leurs artistes ; si l'on s'étonne de leur ignorance, de leur rudesse et de leur incorrection ; si l'on est surpris de cet état barbare de l'art chez un peuple qui semblait, plus qu'aucun autre, s'en occuper avec intérêt, qui multipliait les idoles, les statues, les pierres sculptées et les peintures historiques, il faut expliquer cette étrange condition par la férocité des mœurs, par la déplorable influence d'un culte sanguinaire, par la pesante tyrannie des princes, des prêtres et des seigneurs particuliers, par les rêves chimériques de l'astrologie, et par l'usage de l'écriture symbolique. Toutes ces causes entretenaient le goût des formes incorrectes et hideuses. « Le caractère de la figure humaine disparaissait, dit M. de Humboldt, sous le poids des vêtements, des casques à têtes d'animaux carnassiers, et des serpents qui entortillaient le corps.

4^e Livraison. (MEXIQUE.)

« Un respect religieux pour les signes « faisait que chaque idole avait son « type individuel dont il n'était pas « permis de s'écarter. C'est ainsi que « le culte perpétuait l'incorrection des « formes, et que le peuple s'accoutu- « mait à ces réunions de parties mon- « trueuses que l'on disposait cepen- « dant d'après des idées systématiques. « L'astrologie, et la manière compli- « quée de désigner graphiquement les « divisions du temps, étaient la prin- « cipale cause de ces écarts d'imagina- « tion. Chaque événement paraissait « influencé à la fois par les hiérogly- « phes qui présidaient au jour, à la « demi-décade, ou à l'année. De là « l'idée d'accoupler des signes, et de « créer ces êtres purement fantastiques « que nous trouvons répétés tant de « fois dans les peintures astrologiques « parvenues jusqu'à nous. Le génie « des langues américaines, qui, sem- « blable à celui du sanscrit, du grec « et des langues d'origine germanique, « permet de rappeler un grand nom- « bre d'idées dans un seul mot, a « facilité sans doute ces créations bi- « zarres de la mythologie et des arts « imitatifs. »

Dans l'examen des peintures aztèques, il faut bien distinguer celles qui sont antérieures à la conquête, des copies faites depuis 1530 jusqu'à la fin du seizième siècle. Dans celles-ci, le progrès est remarquable. Les figures deviennent plus sveltes ; les membres se séparent du tronc ; l'œil ne se présente plus de face dans les têtes vues de profil ; les figures ne sont plus groupées en style de procession ; on les voit en action, et la peinture symbolique, qui rappelle les événements plutôt qu'elle ne les exprime, se transforme insensiblement en une peinture animée, qui n'emploie que quelques hiéroglyphes phonétiques propres à indiquer les noms des personnes et des sites (*).

(*) Tout fait présumer qu'à cette dernière classe appartient le tableau hiéroglyphique représentant les migrations des Aztèques, que nous avons décrit : voy. page 12 à

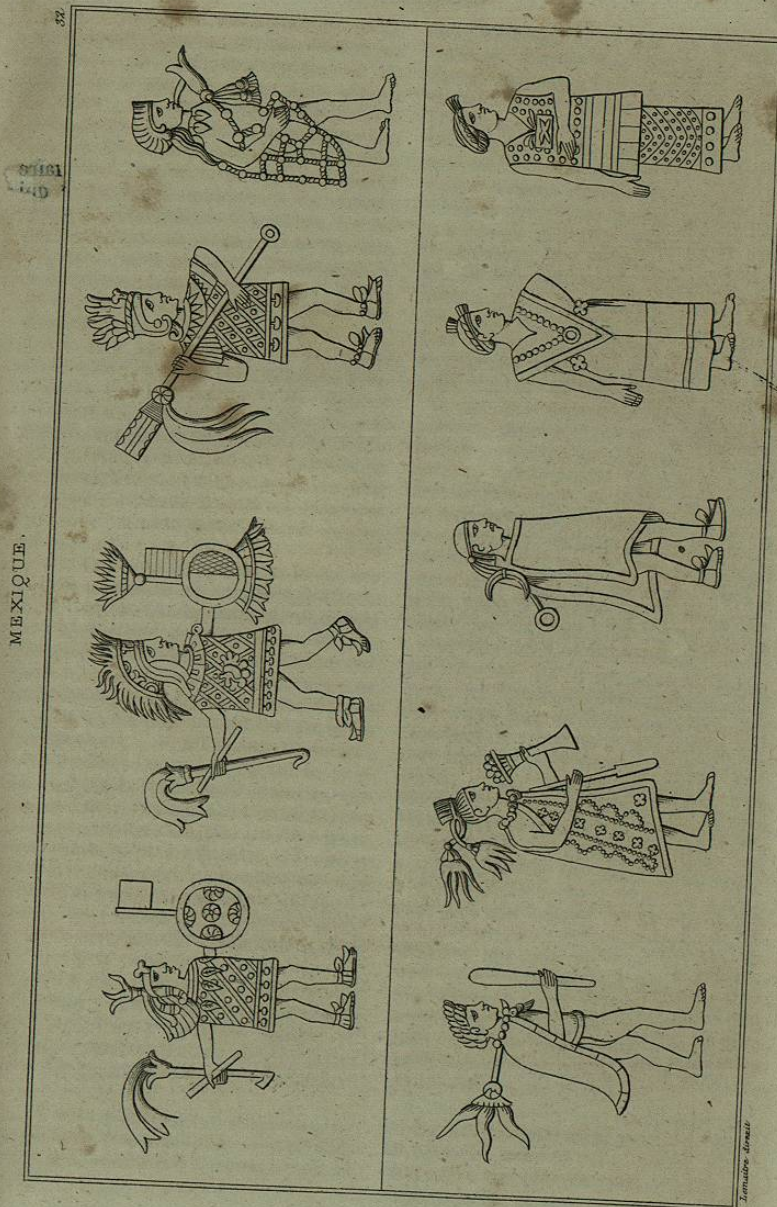
Entre les monuments de l'industrieuse patience des Aztèques, il faut mettre au premier rang ces mosaïques en plumes qui faisaient l'admiration de tout l'Anahuac, et dont les Espagnols furent eux-mêmes enchantés. Cortès, Bernal-Diaz, Gomara, Torquemada, Sahagun et vingt autres ne savent quelles expressions employer pour louer dignement ce travail délicat. Sous la main des Aztèques, les petites plumes du *picaflores* des Espagnols prenaient mille formes, mille nuances diverses, et s'unissaient si parfaitement au moyen d'un suc gommeux, que tout le tableau semblait une couche de peinture, mais d'une peinture vive, brillante, admirablement nuancée, et remarquable surtout par la dégradation des teintes. Ces mosaïques, qui rendaient la nature avec une grande vérité, étaient à fort haut prix; les rois, les grands, les riches pouvaient seuls s'en procurer. Elles figuraient au premier rang des présents les plus estimés. A ce titre, on les remarqua parmi les choses les plus rares offertes à Cortès par Moctezuma, dans l'espoir de le détourner de son voyage à Tenochtitlan. C'était dans le Méchoacan que cette difficile industrie était portée à son plus haut point de perfection. Elle s'y est continuée plus de deux siècles et demi après la conquête. On dit qu'un vieil Indien de Pazcuaro restait seul, au milieu du dix-huitième siècle, de cette nombreuse succession d'artistes aztèques qui firent les délices d'un autre âge.

La langue aztèque s'étendait, depuis le trente-septième degré jusqu'au lac de Nicaragua, sur une longueur de quatre cents lieues. Les Toltèques, les Chichimèques, desquels descendent les habitants de Tlascala, les Acolhués et les Nahuatlaques la parlaient aussi. Moins sonore que celle des Incas, elle est encore la plus généralement répandue parmi les Indiens de la Nouvelle-

la note; on peut en dire autant de la peinture représentant des costumes du temps de Moctezuma, dont le trait est reproduit planche 32.

Espagne. Elle est capable d'exprimer les idées les plus abstraites, les idées philosophiques et religieuses, sans être obligée de recourir à des mots étrangers (*). On y remarque très-peu de monosyllabes: elle se distingue par la longueur de ses mots et les diverses transformations qu'on peut leur faire subir; elle se permet d'en faire qui n'ont pas moins de seize syllabes; elle manque de termes superlatifs. Le signe comparatif est fourni par certaines particules comme dans quelques langues de l'Europe. Elle abonde plus que l'italien en augmentatifs et en diminutifs, plus que l'anglais en termes abstraits. Elle n'a pas de verbes dont elle ne puisse faire des noms, et peu de substantifs et d'adjectifs qu'elle ne puisse convertir en verbes et qui ne soient le produit de quelque abstraction. Ses règles simples, fixes, invariables, compensent les difficultés qui naissent de son excessive abondance, abondance d'autant plus remarquable qu'elle est entièrement privée des consonnes B, D, F, G, R et S. Elle multiplie les sons qui se rendent par les lettres L, X, T, TL, TZ, Z. Aucun mot ne commence par la lettre L, et tous ont la pénultième syllabe longue. Ses aspirations sont généralement douces, aucun son nasal ne se fait remarquer dans la prononciation. Elle s'entend à mer-

(*) Après la langue aztèque, l'otomie ou otomite est la langue la plus généralement parlée au Mexique. Toutefois, ces deux langues sont loin d'être les seules de cette vaste contrée; leur nombre s'élève à plus de vingt, dont quatorze ont des grammaires et des dictionnaires assez complets. Il existe onze grammaires imprimées de la langue aztèque. Voici les noms des autres langues: tarasque, zapotèque, mistèque, maya ou du Yucatan, totonaque, popolouque, matlazingue, huastèque, mixte, caquiquelle, tarumare, tépéhuane, core. Cette grande variété de langues prouve une grande variété de races et d'origines. La plupart de ces langues sont loin d'être des dialectes d'une seule, comme quelques auteurs l'ont fausement avancé. Elles diffèrent plus entre elles que le persan et l'allemand, ou le français et les langues slaves.



MEXIQUE.

Costumes de l'époque des Rois de Mexico.